



HAL
open science

François Bon Autobiographie des objets, Paris, Seuil, 2012, 256

p.

Laurent Devisme

► **To cite this version:**

Laurent Devisme. François Bon Autobiographie des objets, Paris, Seuil, 2012, 256 p.. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2012, pp.209-211. <hal-02872326>

HAL Id: hal-02872326

<https://hal.science/hal-02872326v1>

Submitted on 17 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

François Bon, *Autobiographie des objets*, Paris, Seuil, 2012

Lecture par Laurent Devisme

Lieux communs n° 15, 2012, p. 209-211

Une manière de traverser l'histoire de manière réaliste est de s'en prendre aux objets qui la ponctuent autant qu'ils la fabriquent, d'interroger ce qu'ils ont permis à certaines périodes, ce qu'ils désignent d'une époque en la légendant. La quatrième de couverture du dernier livre de François Bon renvoie à ce projet de retrouver des mondes via les objets qui les ont peuplés. Certes sa vie s'y prête mieux que d'autres, avec une enfance irriguée par l'univers du garage automobile. Encore qu'un enfant de cadre ou de bureaucrate pourrait-il aussi faire ce travail mais avec un accès moindre à la matérialité, aux engrenages et aux entremêlements de ce que l'on distingue bien généralement vite aujourd'hui entre vie publique ou professionnelle et vie privée. Les prothèses de la nouvelle mobilité ou plutôt de la mobilité motorisée élargie progressivement aux masses ont pu être approchées de près par l'auteur¹, cartons d'essuie-glaces, revêtements de protection contre le sel, panneaux Citroën et toute la mécanique des voitures au temps où elle était accessible à leurs usagers – je me souviens avoir nettoyé la tête de delco de ma Renault 5, essuyé et resserré ses bougies avec suffisamment de réussite pour la démarrer les jours de brouillard épais ou de froid intense. Comment situer le projet d'autobiographie des objets que propose François Bon ?

Le traitement des objets a connu un renouveau important dans la sociologie ces dernières années. « Orientée objet » davantage qu'avant (cf. le n° 4 de la revue *Raisons Pratiques* : « les objets dans l'action. De la maison au laboratoire »), elle a ainsi pu retrouver de la pertinence aussi bien descriptive qu'analytique, opérant moins qu'avant des montées en généralité abusives faisant agir des entités abstraites. L'approche des cultures matérielles a de son côté constitué tout un pan de l'anthropologie des techniques, déroutant les oppositions stériles entre techno-pholie et technophobie. Elle s'est vue récemment accentuée dans l'ouvrage de Richard Sennett proposant une réflexion sur les artisanats au sens large, permettant également d'en finir avec la distinction théorie / pratique (*Ce que sait la main*, Paris, Albin Michel, 2010). Ce sillon est en accointances avec la philosophie des objets qu'a pu revendiquer François Dagognet (cf. par exemple la typologie documentée qu'il pouvait faire des objets controversés, allégés ou encore valorisés dans *Les dieux sont dans la cuisine. Philosophie des objets et objets de la philosophie*, Paris, Synthélabo, 1996). Elle aurait enfin quelques résonances avec le travail poétique de Francis Ponge dans *le parti pris des choses* (1942).

Si l'on peut à l'occasion faire des croisements entre le travail de Bon et ce champ de références, il faut vite en indiquer la spécificité. D'abord l'existence d'une thèse esquissée en introduction : « on roule sur un abîme (...) ces objets à obsolescence programmée qui ont remplacé la vieille permanence, on ne supporte pas de penser à qui et comment et où ils ont été fabriqués, ni ce qu'on fera ensuite de leurs métaux rares et poisons des semi-conducteurs » (p.7) et confirmée à la fin : « Le monde des objets s'est clos. » (p.245). C'est une thèse contestable bien sûr mais l'objection

¹ Et l'on peut prolonger par le n°12 des *Cahiers de médiologie* qui était consacré à l'automobile justement (deuxième semestre 2001).

n'empêche pas de goûter les descriptions, certes plusieurs fois mélancoliques – c'est aussi un retour sur cinquante ans de vie et sur l'expérience du vieillissement des parents et grands-parents – mais qui ont la capacité d'exprimer des époques en les condensant. Le lecteur est alors tout contre *Les années d'Annie Ernaux* (Paris, Gallimard, 2008), même si elle déployait dans cet ouvrage plus d'intériorité que Bon ou ravivait des souvenirs via des photographies par exemple. Il est aussi au bord de la *Poétique de la ville* de Pierre Sansot (Paris, Méridiens Klincksieck, 1973) avec l'intérêt que ce sociologue avait pour ce moment « d'avant celui où les hommes se sont séparés de leur œuvre » pour reprendre sa propre qualification. Mais on reprochera difficilement à Bon d'être technophobe, il confie qu'il y a bien longtemps qu'il n'utilise plus le courrier postal, on sait son goût pour le livre numérique et pour l'exploration de formes d'expression mêlant les registres (cf. par exemple *Une traversée de Buffalo* sur le site internet du tiers livre).

Trois objets, parmi d'autres qui constituent autant de petits chapitres, témoignent assez bien d'un moment clos : le boulier de la chaise haute, avant l'âge du plastique et des dessins animés ; le linge dans sa trajectoire d'apparition au village (le graphe de l'équipement : d'abord le foyer du pharmacien et du docteur, du directeur de la laiterie coopérative et l'électricien avant une diffusion plus large) ; enfin les cartes postales qui constituent en partie un capital spatial des individus, imagerie certes mais assez consistante pour dessiner des géographies pouvant être communes. Si les objets forment des univers, c'est aussi en se reliant les uns les autres ; ainsi « la route est encore une convivialité étalée, avec ses restaurants routiers, la traversée pleine longueur de chaque village, l'arrêt boulangerie-charcuterie ou terrasse sous les platanes. L'auto-stop est une pratique si commune et familière. » (p.126). Pointe ici ou là une nostalgie pour des dénivellations de sens des lieux. Mais à nouveau, si on est au bord d'une critique un peu rapide de la monotonie périurbaine d'aujourd'hui, le lecteur reste rivé aux années 1960-70 les allers-retours avec le contemporain n'étant pas le sujet (du reste, dans *Parking*, l'auteur montrait sa capacité à évoquer ce que d'autres ont pu nommer des « non-lieux » d'aujourd'hui).

L'auteur parle depuis un village, que ce soit celui de la campagne vendéenne non loin de Luçon ou bien de Civray, gros bourg du Poitou, deux lieux de résidence de sa jeunesse. On comprend dans les deux cas que « nous habitons loin des villes » (p.11) et que cela puisse occasionner une certaine conscience de la communauté : « un objet n'est pas forcément associé à la personne qui vous le fournit. Aujourd'hui c'est d'évidence mais ça l'était moins à l'époque. C'est l'histoire de cette séparation qu'on pourrait suivre. Dans la communauté restreinte du village, tout était lisible. On se fournissait en pain chez tel des deux boulangers, mais on veillait à maintenir une partie de ses achats chez l'autre, pour ne pas paraître un client opportuniste le jour où on avait besoin de lui. (...) C'est ce schéma qu'on importait à la ville quand on s'y rendait. On trouvait l'essentiel à Luçon, chef lieu de canton, hôpital, dentiste, lycée et autres commodités. Sinon, pousser jusqu'à Fontenay le Comte, mêmes choses en plus grand, plus la prison ou La Rochelle, là on est à la capitale – rien besoin d'autre. » (pp 214-215). Aujourd'hui, un anthropologue comme Eric Chauvier peut symétriquement et ironiquement qualifier la quête d'authenticité : « La preuve pathétique de notre déshumanisation, nous l'obtenons dans certains petits commerces, lorsque nous essayons de créer un contact spontané avec certains de ces épiciers chez qui nous nous rendons pour maintenir une sorte de standing d'authenticité à notre paysage relationnel. Mais, à notre grand dépit, ils ne semblent jamais se souvenir de nous et nous snobent ostensiblement au motif que nous sommes les représentants indistincts de la périurbanité et, qu'à ce titre, nous ne sommes que des clients occasionnels, qui ne

venons dans leur petit magasin exclusivement lorsque nous avons oublié d'acheter quelques denrées à l'hypermarché. » (*Contre Télérama*, Paris, allia, 2011, p.32).

Autobiographie des objets démontre en tous cas la pertinence d'une approche qui ne part pas d'une supposée intériorité mais qui s'engage d'abord auprès de ce que l'on trouve au dehors, « à l'extérieur », dans les environnements configurés par les objets. « Comment l'histoire nous traverse », cela peut alors être entendu comme un certain programme de recherche pour lequel le journal de nos attachements aux objets a notamment le mérite de valoir bien au-delà d'une singularité en qualifiant du commun et certaines de ses évolutions.